

LDP 286

Tome 2. Nos Jardins Secrets

JM Llorens

LDP 286

Tome 2. Nos Jardins Secrets



Du même auteur

LDP 286, tome 1 : *Le Syndrome de Nobel* (autoédition, 2021)

Premier prix du roman Les Arts littéraires 2022

Ce livre en autoédition est distribué sur

ISBN : 979-10-424-1686-7

Conception de la couverture : Isbam

Crédits photos / Iconographie : Isbam

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

© JM Llorens – 2023

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de
ce livre.

*À Juliette,
partie pendant l'écriture de
l'épilogue de ce deuxième tome.*

*« Je crois que le jardin secret des
hommes représente la plus ultime des
terres à explorer. »*

Michel Bussi, *J'ai dû rêver trop
fort* (2019)

Table des matières

Remerciements.....	6
Première partie : Évaporé dans la nature.....	10
Chapitre 1.....	11
Chapitre 2.....	15
Chapitre 3.....	28
Chapitre 4.....	38
Chapitre 5.....	40
Chapitre 6.....	45
Chapitre 7.....	50
Chapitre 8.....	56
Chapitre 9.....	63
Chapitre 10.....	74
Chapitre 11.....	85
Chapitre 12.....	88
Deuxième partie : La traque.....	101
Chapitre 13.....	102
Chapitre 14.....	111
Chapitre 15.....	117
Chapitre 16.....	129
Chapitre 17.....	132
Chapitre 18.....	140

Chapitre 19.....	145
Chapitre 20.....	159
Chapitre 21.....	167
Chapitre 22.....	176
Chapitre 23.....	184
Chapitre 24.....	189
Chapitre 25.....	196
Chapitre 26.....	206
Chapitre 27.....	213
Chapitre 28.....	219
Chapitre 29.....	226
Chapitre 30.....	234
Chapitre 31.....	242
Chapitre 32.....	257
Chapitre 33.....	267
Chapitre 34.....	275
Chapitre 35.....	282
Chapitre 36.....	289
Troisième partie : Le bout du tunnel.....	300
Chapitre 37.....	301
Chapitre 38.....	311
Chapitre 39.....	314
Chapitre 40.....	320
Chapitre 41.....	325
Chapitre 42.....	332
Chapitre 43 Épilogue.....	339
Résumé du tome 1 <i>Le Syndrome de Nobel</i>	350

Remerciements

À tous les jardins secrets qui m'ont aidé à explorer les pouvoirs extraordinaires de la LDP 286. Et en premier lieu, au jardin secret d'Odile, qui m'est le plus cher. Merci pour son soutien de tous les jours et pour sa volonté de me pousser dans mes retranchements à travers ses relectures acérées des premières versions de ce tome 2.

Bien sûr, je n'oublie pas la cohorte de mes « bêta-lecteurs » : Philippe, toujours accroché à sa fidèle liseuse, Éric et Dominique pour la version papier, avec une attention toute particulière à Blandine pour ses conseils sur le genre de mes personnages et à Géraldine pour sa lecture attentive du déroulement de l'histoire.

À tous les jardins secrets qui m'ont aidé et à ceux qui liront ces nouvelles aventures de Jérôme de La Varenne.

Ce tome 2 peut tout à fait être lu et compris par les lecteurs qui n'auraient pas lu le 1. Au besoin toutefois, un résumé du *Syndrome de Nobel*, le tome 1 de la série *LDP 286*, est présenté page 402.

Première partie
Évaporé dans la nature

Chapitre 1

Toulouse, un matin de printemps

Après avoir tourné pendant une bonne demi-heure dans les ruelles étroites du centre-ville, il gara sa voiture dans une rue adjacente. Michel se demandait comment allait se passer ce premier rendez-vous chez la psy. Il n'avait jamais osé entreprendre ce style de démarche. Aujourd'hui, ça n'allait plus, tout partait à vau-l'eau dans sa vie, il ne se sentait vraiment pas bien.

Pour l'instant, il avait réussi à semer la police, les services secrets français et les mercenaires de son ancienne entreprise, Artelys. Il avait rasé sa tignasse frisée et laissé pousser une barbe de trois jours. Le résultat était impressionnant. Par instants, il ne se reconnaissait plus lui-même quand il se regardait dans une glace. Ce changement d'apparence n'était rien en comparaison avec le sentiment de solitude qui l'étreignait chaque jour. Il éprouvait le besoin de parler à quelqu'un, qu'une oreille attentive écoute son mal-être. Sur les conseils d'une collègue du laboratoire d'analyses dans lequel il travaillait maintenant, il avait décidé de consulter.

— Tu verras, elle est très bien, avait dit Justine avec un sourire rassurant, devant les réticences de Michel.

Il faut dire que depuis quelques mois, sa vie avait basculé. Adieu, Jérôme de La Varenne, vive Michel Martin ! Il avait du mal à se faire à ce brutal changement de nom et de vie. S'appeler Michel au lieu de Jérôme n'effaçait pas les errances des mois précédents. Comment avait-il pu passer, en quelques jours, du statut de responsable de recherche dans un grand groupe pharmaceutique, en passe de découvrir un médicament capable de soigner la maladie de Parkinson et de sauver des millions de personnes, à assassin en cavale ?

Il avait été obligé de changer de région. Finies les longues journées pluvieuses et grises de Normandie. Aujourd'hui, il déambulait dans les rues ensoleillées de Toulouse, la Ville rose. Il avait tout abandonné derrière lui : une grande maison dans une banlieue cossue de Rouen, une voiture de luxe très agréable à conduire, une situation professionnelle enviable dans un grand laboratoire de recherches privé, des collègues qui excellaient dans leur domaine de compétence, un ami dévoué avec qui il partageait les moments de tristesse et les instants joyeux.

Et, cerise sur le gâteau, il avait tué la femme qu'il aimait.

Tout cela à cause de cette fichue découverte. Mettre au point une molécule miracle, cela n'avait pas été vraiment très positif ! En fait, les complications arrivent vite quand le principe actif du médicament en question soigne la maladie, de Parkinson en l'occurrence, mais transforme les malades en créatures surhumaines capables d'investiguer la moindre parcelle de votre cerveau. Et ça, ça gâche tout !

Enfin, pas pour tout le monde. Les investisseurs du Big Pharma n'y avaient vu que l'intérêt des effets secondaires, ceux permettant la lecture de pensée. Ils auraient pourtant dû seulement se réjouir de pouvoir soigner des populations de parkinsoniens à grande échelle ! Mais non. Les perspectives très lucratives de ces nouveaux effets avaient très rapidement pris le pas sur le bien commun. Oubliés, les six millions de malades et leurs familles, dont on aurait pu abrégé les souffrances.

Bien sûr, ce n'était pas la première fois que la recherche de dividendes par les actionnaires financiers des grands groupes pharmaceutiques supplantait l'intérêt majeur des malades. Les exemples sont légion : l'insuline et les médicaments opiacés aux États-Unis, le Mediator ou la Dépakine en France. Pour ce qui est de l'insuline, le médicament ne tue pas, au contraire. Pour les autres, on peut se poser des questions. Mais dans tous les cas, ce sont les principes de commercialisation qui se chargent de décimer les populations.

L'augmentation prohibitive du prix de l'insuline aux États-Unis, créant des bénéfices destinés à rétribuer les actionnaires, tue indirectement les malades, obligés de se rationner. Pour les autres, on « mal-informe » sur les dangers – accoutumance et overdose avec les opiacés, insuffisance valvulaire avec le Mediator, et malformations du fœtus avec la Dépakine. Encore et toujours pour vendre plus, sans souci aucun des conséquences.

Jérôme de La Varenne ne voulait pas que la LDP 286 devienne la énième molécule récupérée au seul profit des plus riches ou des plus cupides. Alors, il avait fui sous

d'autres cieux, échappant ainsi aux prédateurs de tout poil. Mais pour combien de temps ?

Le doigt sur la sonnette, il hésitait encore. Ce n'était pas la solution idéale. Il avait conscience qu'être seul contre tous restait vraiment trop difficile à assumer. « *Allez, go !* », se dit-il, pas très convaincu.

Il écrasa une phalange sur le bouton et s'approcha de l'interphone. La serrure électrique émit un bruit métallique et la porte s'entrouvrit. Une voix lointaine et nasillarde lui indiqua la marche à suivre. Il devait pénétrer dans une petite salle d'attente et patienter. On viendrait le chercher. « *En même temps, quoi de plus normal que de patienter dans une salle d'attente ?* », pensa-t-il.

L'endroit ne devait pas excéder quatre mètres carrés. Deux fauteuils confortables l'accueillirent dans une salle aux murs pastel. L'ambiance était au recueillement et à l'introspection. Une mise en condition, en quelque sorte. Quelques livres se trouvaient à disposition des patients, tous des ouvrages de psychologie. Il y avait même une bande dessinée qui traitait du sujet : *La Guérison des Dalton*. Cela commençait plutôt bien, un peu de dérision ne fait jamais de mal, et eut l'effet de détendre Michel, avant qu'il ne se mette à nu au cours d'une séance de psychothérapie. Comment pourrait-il alléger sa charge émotionnelle sans dévoiler son secret ?

Chapitre 2

Rouen, quelques mois auparavant

En bras de chemise, l'air pensif et accoudé à la fenêtre, fumant sa cigarette du matin, le commissaire divisionnaire Loiseau repensait aux deux derniers mois. Un meurtre par balles, une mort suspecte dans un parking du centre-ville, une plainte pour vol de secret industriel, un incendie volontaire et un meurtrier en cavale. Et par-dessus tout, les services secrets en état d'alerte et une enquête de police qui piétine. On lui avait signifié de transmettre toute nouvelle information concernant cette affaire au plus haut niveau. Pas un mot dans les médias sur les circonstances du meurtre. Ou alors, des informations ne suscitant pas de remous.

Crime passionnel, par exemple.

Pour l'heure, il attendait Charles Van der Ecken, le directeur du laboratoire pharmaceutique Artelys, impliqué jusqu'au cou dans cette histoire. Van der Ecken et certains de ses collaborateurs avaient été les premiers sur les lieux du crime. Le commissaire l'avait surpris dans la maison du suspect juste après le meurtre, mais cela

faisait des jours que le directeur d'Artelys France repoussait sa convocation.

L'homicide concernait une de leurs collaboratrices. Elle avait reçu deux balles, une dans l'abdomen et une dans la tête. L'autopsie précisait que celle du ventre n'était pas mortelle. En revanche, la balle au milieu du front lui avait été fatale.

De plus, Artelys, par ses activités, était soupçonnée d'avoir une part dans une série de morts douteuses. Plusieurs employés avaient succombé à une crise cardiaque, un médicament expérimental en était la cause, selon les gens de la DGSI. Le Renseignement intérieur l'avait aussi mis en garde sur ses effets secondaires qui conduisaient, selon certaines informations, à pouvoir « lire les pensées » des gens. Les symptômes externes de la prise de la molécule étaient des veinules rouges dans les yeux.

Ces propriétés extraordinaires intéressaient au plus haut point les autorités du pays. Dans ce contexte, la communication des avancées de l'enquête s'avérait difficile, tous les éléments décisifs permettant de retrouver Jérôme de La Varenne devaient être transmis sans tarder au ministère de l'Intérieur.

Des bruits de pas dans le couloir indiquèrent l'arrivée imminente des responsables d'Artelys. Le commissaire allait pouvoir enfin les interroger plus longuement. Il écrasa sa cigarette dans le pot de fleurs disposé à cet effet sur le rebord de la fenêtre, qu'il referma. Il s'assit à son bureau et attendit que l'on frappât à la porte. Les pas s'arrêtèrent, trois coups secs résonnèrent. Et avant qu'il

n'ait pu dire quoi que ce soit, la porte s'ouvrit et la tête de son adjoint apparut.

— Vous êtes dispo, chef ? Les gens d'Artelys sont là.

Il ne supportait pas ces manières. Il lui suffisait d'attendre ! Il aurait dit : « Entrez », et ils auraient su s'il était disponible ou pas.

— Faites-les venir, dit-il sèchement en remâchant sa colère, devant le regard hébété de son subalterne.

La petite troupe fit son entrée. Charles Van der Ecken ouvrait la marche, suivi par François Barthélémi, son garde du corps, et deux hommes que Loiseau ne connaissait pas. Un des deux portait des lunettes noires.

Le policier leur fit signe de s'asseoir. Il invita celui qui portait des lunettes à les enlever, l'homme s'exécuta. À l'évidence, il présentait les symptômes décrits la veille par les agents de la DGSI. Cet homme avait donc la capacité de savoir ce qu'il pensait ! Il lui demanda de sortir. L'homme rechigna, mais dut quitter les lieux, malgré les protestations de Charles Van der Ecken. Le visage fermé du policier et sa détermination avaient eu raison de leur véhémence.

— Bon ! Maintenant, on peut commencer, dit tranquillement le commissaire Loiseau.

— Que voulez-vous dire ? s'insurgea Charles.

— Vous savez très bien que votre collègue est sous l'emprise d'une molécule, dont nous allons parler aujourd'hui. C'est en relation avec le meurtre pour lequel vous êtes convoqué. Quant à l'action de ce médicament, je ne supporte pas que l'on puisse trifouiller dans mon cerveau quand j'interroge un suspect...

— Mais pas du tout, vous faites fausse route, mon collègue n'a pas pris quoi que ce soit...

Soudain, il se tut : les propos du commissaire avaient fait leur chemin dans les méandres de ses neurones.

— Que voulez-vous dire par suspect ?

— Vous étiez le premier sur les lieux du crime. Angélique Nemours, votre collaboratrice, avait une balle dans le ventre et une autre au milieu du front. L'arme du crime n'a pas été retrouvée. Ce n'est donc pas un suicide. Vous étiez dans la maison où le crime a été commis quand je suis arrivé. Manifestement, le coussin déposé sur la tête de la victime avait été déplacé, contrairement aux termes de votre précédente déposition. Je continue ? Ou cela vous suffit-il pour que je vous considère comme suspect ?

— Vous croyez que j'aurais attendu dans la maison si j'avais commis le crime ?

— Non, je ne pense pas. Même s'il y a des esprits tordus qui, pour faire croire qu'ils n'y sont pour rien, restent intentionnellement sur place.

— Vous me pensez assez vicieux pour vous manipuler de la sorte ?

Une lueur fugace de roublardise et de défi transparut dans les yeux du DG d'Artelys quand il prononça ces mots.

— En toute franchise, oui ! assura le commissaire. Mais sur ce coup-là, j'ai des doutes ! Nous sommes arrivés trop vite et vous n'aviez pas le temps d'élaborer une stratégie aussi complexe. Mais peut-être êtes-vous complice de ce Jérôme de La Varenne, le propriétaire de la maison ?

— Je vous rappelle que nous avons porté plainte contre ce monsieur et son collègue, Denis Richaud, pour vol de molécule d'intérêt et usurpation de secret industriel.

— Je suis d'accord, mais rien n'empêche que vous ayez conclu un accord et que vos complices l'aient rompu, vous poussant à porter plainte pour vous couvrir.

— Vous êtes en pleine science-fiction !

Une méchante ride de mécontentement barra le visage de Van der Ecken. Les assauts répétés du commissaire pour l'incriminer dans cette affaire de crime passionnel commençaient à lui échauffer les oreilles.

— En tant qu'officier de police judiciaire, je ne peux pas me permettre d'abandonner une piste potentielle.

— Peut-être ! Mais là, vous êtes à côté de la plaque !

— Laissez-moi juger de la pertinence de mes investigations, s'il vous plaît ! trancha le commissaire. Nous allons procéder à l'audition. Vous avez été convoqué et vous venez de votre plein gré, en tant que témoin, assisté de votre avocat.

— Oui, c'est cela.

Bon gré, mal gré, Charles se résigna à commencer ce qu'il considérerait comme un interrogatoire en bonne et due forme.

— Pouvez-vous décliner vos nom, prénom et fonction chez Artelys ?

— Charles Van der Ecken, directeur général d'Artelys France.

— Que faisiez-vous dans la nuit du 4 au 5 décembre 2017 ?

— La nuit du 4 au 5 décembre ? répéta Van der Ecken, faisant semblant de ne pas comprendre.

— Oui, la nuit du meurtre...

— La nuit du meurtre ?

— La nuit où Angélique Nemours a été assassinée...

— Assassinée ?

— Oui ! Une balle dans la tête, vous vous rappelez ?
Tirée au travers d'un coussin pour ne pas faire trop de bruit. Allez-vous constamment me faire répéter tout ce que je dis ou bien pouvons-nous en venir aux faits ?

L'attitude d'obstruction systématique de l'industriel mettait la patience du policier à rude épreuve.

— Donc, je vous demandais, reprit patiemment ce dernier : que faisiez-vous la nuit du meurtre ?

— Ce soir-là, nous étions en cellule de crise. Nous avons découvert des malversations dans la production de la LDP...

— La LDP ?

— Ce sont les initiales du programme de recherche « Limitation de Parkinson ». Il s'agit de la mise au point d'un médicament pour lutter contre cette maladie.

Ces initiales résonnaient désagréablement aux oreilles de Loiseau. Ses enfants les employaient régulièrement, mais dans un sens différent.

— Ce médicament a-t-il des effets secondaires particuliers ? Il paraît qu'il stimule les capacités de transmission de pensée. C'est bien vrai, tout ça ?

— Ce n'est pas prouvé à l'heure actuelle. Nous sommes en train de confirmer de premières observations en ce sens.

— Pourtant, votre collègue que j'ai aimablement prié de sortir en présente tous les symptômes. Les veinules de ses yeux sont rouges...

— Je m'insurge contre ces insinuations. Cela peut être dû à la fatigue, ces derniers jours ont été très éprouvants.

L'ambiance devenait lourde, dans le bureau du commissaire. Les mailles du filet se resserraient autour des dirigeants d'Artelys et de leurs méthodes de management. Charles se raidissait sur son siège.

— Je préfère être prudent, c'est pourquoi je lui ai demandé de sortir, se justifia le commissaire. Donc, vous étiez en cellule de crise et...

— J'ai demandé à François, ici présent, d'aller chercher Denis Richaud à son domicile, il devait être 18 heures...

Le garde du corps confirma d'un mouvement de tête.

— Vous convoquez vos collaborateurs en dehors des heures de bureau ?

— Je vous rappelle que la situation était critique. Nous soupçonnions Denis Richaud de malversations. Il n'y a pas d'heure pour cela. D'ailleurs, la suite m'a donné raison. Vous aussi étiez en planque devant sa maison.

— En effet, les services de la DGSI nous avaient aussi mandatés pour surveiller M. Richaud, confirma Loiseau.

— Vous étiez présent quand mon collègue a essayé d'ouvrir la bâtisse au fond du jardin que Richaud a incendiée avant de partir.

Le commissaire divisionnaire estima que c'était le moment de reprendre la main. Il n'était pas là pour être interrogé par son suspect. « *Les subordonnés de Charles Van der Ecken ne doivent pas être à la fête quand celui-ci a quelque chose de désagréable à leur dire* », pensa-t-il.

— Écoutez-moi, reprit-il à haute voix, je connais l'histoire par cœur, j'y étais. En revanche, ce qui

m'intéresse, c'est le pourquoi de cette convocation nocturne de Denis Richaud.

— Je vous l'ai dit, il y a eu des malversations... Je ne sais pas si je peux en parler ici.

Charles se tourna vers son avocat, ce dernier le rassura d'un signe de la tête.

— Allez-y, vous êtes couvert par le secret de l'instruction, insista le commissaire.

— Denis Richaud était sur un projet révolutionnaire ultrasecret.

— Mais encore ?

Une nouvelle fois, Van der Ecken tournait autour du pot. Manifestement, l'accouchement serait difficile.

— L'élaboration d'une molécule dont nous venions de découvrir les propriétés très particulières.

— Arrêtez de jouer au chat et à la souris ! s'exaspéra le policier. S'agit-il de la molécule destinée à éradiquer des maladies neurodégénératives telles que la maladie de Parkinson ?

— Oui, c'est cela.

— Et les propriétés particulières dont vous parlez concernent la télépathie ?

— Oui, dit Charles à contrecœur, se tournant de nouveau vers son avocat. Mais cette molécule n'est pas stabilisée, ajouta-t-il aussitôt, elle présente encore des effets secondaires très nocifs. Il était donc nécessaire de retrouver Denis Richaud rapidement. Il ne devait pas disséminer une formule potentiellement mortelle !

Le commissaire avait tiqué en entendant les mots « effets secondaires nocifs » et « formule mortelle ».

— Je croyais qu'elle soignait la maladie de Parkinson ? demanda-t-il.

— Oui, mais nous étions en phase de test sur des rats de laboratoire. Certains effets secondaires indésirables devaient être supprimés avant de passer aux essais sur l'homme.

— Comme quoi, par exemple ?

— Comme vous l'avez dit, nous devons mettre en place des protocoles visant à limiter cette hyperstimulation des neurones.

— Celle qui induit la transmission de pensée ?

— Exactement.

L'interrogatoire ressemblait à une partie de ping-pong. Les échanges étaient courts et rapides. Chacun des deux adversaires ripostait instinctivement à l'attaque de l'autre. Personne ne voulait lâcher.

— J'aimerais que vous arrêtiez de me prendre pour plus bête que je ne suis. Vous vouliez vraiment supprimer cette propriété ? Pour ma part, j'aimerais bien en disposer, à l'heure qu'il est. On tournerait moins autour du pot si je pouvais accéder aux réponses à mes questions directement dans votre cerveau.

— Je vous assure que nous comptons mettre en place un protocole pour privilégier la rémission de la maladie de Parkinson et limiter ces effets secondaires. Que serait le secret médical avec des patients capables de capter les pensées de leur médecin ?

Cet argument toucha le commissaire. Il était en effet nécessaire de mettre sur le marché un médicament sans conséquences de cet ordre.

— Je vous le concède. Cependant, les rapports expérimentaux mentionnent que le cœur des animaux résistait mal au traitement. Beaucoup de personnes sont décédées d'un arrêt cardiaque dans votre entourage, ces derniers temps, dont Denis Richaud, si je ne m'abuse ?

— Pour les problèmes cardiaques, c'est vrai. Cela faisait deux ans que nous butions sur ces problèmes de mortalité des rats. Ils venaient juste d'être résolus, à force de travail. Les équipes étaient épuisées. Alors, que certains chercheurs aient succombé à des problèmes cardiaques reste possible.

— Deux personnes de la DGSI, en contact avec vous, sont aussi décédées de crise cardiaque. Ces deux agents du ministère n'étaient pas impliqués dans le programme de recherche, je suppose ?

— Bien évidemment que non, dit Charles d'un ton ne laissant aucun doute sur l'incongruité de la question.

— Un de vos plus proches collaborateurs est hospitalisé pour des déficiences au niveau du cœur. Un autre en est mort. Son collègue, Jérôme de La Varenne, a disparu et on ne sait pas où il est. Vivant ? Mort, crise cardiaque lui aussi ? Cela fait beaucoup, non ? Pourquoi sont-ils tous décédés de crise cardiaque ? Avouez que c'est troublant !

— Je ne sais pas quoi vous dire...

Ce n'était pas la peine de continuer l'interrogatoire dans cette voie, le commissaire ne tirerait rien de plus de Van der Ecken. Tant qu'on ne pouvait pas prouver la présence de la molécule chez l'ensemble des victimes, le lien entre toutes ces morts serait difficile à établir.

— Dans ce contexte, reprit Loiseau, que faisiez-vous chez M. de La Varenne le soir du crime, près du corps de Mme Angélique Nemours ?

— Nous venions de rater Denis Richaud à son domicile, expliqua Charles avec un regard mauvais en direction de François. Il fallait à tout prix trouver son collègue, Jérôme. C'était son complice, plusieurs indices se recoupaient en ce sens. Nous sommes donc allés voir chez lui.

— Mme Nemours faisait bien partie de vos employés ?

— Oui, c'est écrit dans les documents du personnel que nous vous avons fournis, répondit le DG avec des trémolos d'énervement dans la voix.

Le commissaire ne releva pas et continua sur sa lancée, tentant de le déstabiliser pour obtenir des renseignements sous le coup de la colère.

— Que faisait-elle chez M. de La Varenne ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Manifestement, elle habitait chez lui.

— Vous êtes mieux informé que moi. Je ne cherche pas à connaître les relations intimes de mes collaborateurs. Pourquoi toutes ces questions sur la vie privée d'Angélique Nemours ?

Le timbre de la voix et les réponses toutes faites du directeur d'Artelys intrigèrent le commissaire Loiseau. Il devait creuser la relation entre ces deux personnages, tous ses sens de policier étaient en alerte. Depuis le début, il avait l'impression de se faire balader par les protagonistes de cette histoire, ce sentiment désagréable d'effleurer le sommet de l'iceberg sans pouvoir accéder à la partie immergée.

— Votre numéro apparaîtrait souvent ces derniers temps sur ses relevés, alors on se disait...

— Elle était en train de changer de service et nous échangeons sur des questions de salaire.

— Même en dehors des heures de bureau ?

— Eh oui ! Dans le privé, pas d'horaires fixes. Quand un problème doit être réglé de manière urgente, on s'en donne les moyens.

La critique à peine voilée de la vie de fonctionnaire eut le don de crispier le commissaire. Cet homme avait l'art et la manière de retourner les situations à son avantage en déviant les questions sur des problèmes annexes. Il se recentra sur la nuit du crime.

— Donc vous entrez et vous découvrez le corps de Mme Nemours, puis vous appelez la police.

— C'est cela. La porte d'entrée était entrouverte quand nous sommes arrivés. Nous avons frappé, nous avons appelé. Comme personne ne répondait, nous sommes entrés. Nous devons absolument voir Jérôme.

— L'avez-vous vu ?

— Comment ?

Visiblement interloqué par les évidences de la situation, Charles Van der Ecken ouvrait de grands yeux, se demandant où le commissaire voulait en venir.

— Avez-vous vu Jérôme de La Varenne ? répéta-t-il.

— Si je l'avais vu, c'est lui que vous seriez en train d'interroger.

Le dirigeant d'Artelys avait réponse à tout. Le commissaire n'avait rien de sérieux contre lui, mais il restait tout de même le témoin principal. À ce titre, il

pouvait le reconvoquer quand il voulait, au gré de l'évolution de l'enquête. Pour l'heure, il devrait le laisser repartir libre.

— Vous allez signer le PV d'audition, dit-il en prenant le papier que lui tendait son collègue. Et puis vous pourrez partir. Cependant, interdiction de quitter le département, nous vous gardons sous la main en tant que témoin direct du crime, et cela vaut pour votre garde du corps.

Charles signa le document et sortit, suivi de ses collaborateurs. Le quatrième les attendait dehors, il se leva quand il les vit. Tout ce petit monde s'engouffra dans la grosse berline de la société. Charles, assis à l'avant à côté du chauffeur, lança sans se retourner à l'homme qui avait été exclu de l'entretien avec le commissaire :

— Alors, ils en sont où dans l'enquête ?

— Du peu que j'ai pu capter quand j'étais là, ils sont un peu plus avancés que nous. Pas de trace de Jérôme, mais ils savent dans quelle direction il est parti. Ils ont retrouvé sa voiture de location, en direction du sud-ouest. Par contre, le commissaire vous soupçonne de l'avoir tué et d'avoir dissimulé le corps.

— J'avais cru comprendre, merci ! dit Charles, passablement énervé par la séance de questions. On va le laisser fantasmer. Comme ça, nous aurons un coup d'avance. Il faut progresser sur les recherches dans le Sud-Ouest.

— Nous devons rester prudents quand même, il sait tout sur les effets de la molécule et la lecture de pensée, reprit l'homme sous emprise de la LDP 286. Je crois aussi qu'il

investigue des pistes sérieuses sur ce que tramaient Jérôme et Denis. Je n'ai pas eu le temps d'en apprendre plus.

— Comment Jérôme a-t-il pu disparaître comme ça ? dit Van der Ecken pensivement. Je ne le crois pas capable d'avoir organisé cette cavale avec une telle efficacité en si peu de temps.

Et s'il avait fait des préparatifs particuliers, Charles l'aurait su. Angélique, son agente infiltrée auprès de Jérôme de La Varenne, l'en aurait informé.

— Pourquoi pensez-vous que Jérôme n'en soit pas capable ? On ne connaît pas la vie intime des gens. Qui aurait soupçonné Denis Richaud d'avoir monté un laboratoire personnel avec du matériel de pointe ?

— Je sais, mais je connais bien Jérôme...

Il ne pouvait pas dire à son entourage qu'Angélique était à la solde de l'entreprise. Sa surveillance « rapprochée » de Jérôme ne pouvait être dévoilée sans faire retomber les soupçons du meurtre sur Charles.

— ... et il n'était pas du tout dans cette dynamique. Il avait à cœur de mettre au point la molécule pour les malades de Parkinson. Pour Denis, vous avez raison, il aurait été le candidat idéal.

— Le problème, c'est qu'il est mort, intervint François. Faudrait peut-être suivre cette piste aussi ?

— Oui, c'est une bonne idée, dit Charles. Il faudra quand même garder à l'œil l'enquête du commissaire. Mettez toutes nos équipes en alerte et accélérez le rachat des petits laboratoires d'analyses et de production de médicaments, nous devons être prêts à produire dès que

nous aurons retrouvé la bonne formule. L'urgence, maintenant, c'est de retrouver Jérôme.

La Varenne n'avait pas vidé ses comptes en banque ; il n'avait vendu ni son 4×4 ni sa maison : de quoi vivait-il ? Être en cavale coûte extrêmement cher, on ne peut faire confiance à personne. Où était-il ? La piste du Sud-Ouest paraissait fiable.

Chapitre 3

Toulouse, ce printemps

La porte s'ouvrit. Avec son visage avenant, la psy pria Michel d'entrer. Elle lui demanda de s'asseoir dans un fauteuil en cuir, très profond et d'apparence très confortable, et elle s'assit en face de lui, un peu sur sa gauche.

L'ambiance était paisible et accueillante. Michel posa ses affaires sur le portemanteau qui se présentait à lui et s'assit. Il se retrouvait légèrement en contrebas par rapport à la psychothérapeute. Très bien installé, au demeurant. Le confort du fauteuil, la douceur du cuir, l'ergonomie de la forme engageaient au lâcher-prise. Elle était assise, les bras croisés, et le regardait intensément :

— Ouiiii ? invita-t-elle.

— On commence comment ? bredouilla Michel, destabilisé par cette entrée en matière à laquelle il ne s'attendait pas.

— Comme vous voulez.

« Je ne vais quand même pas lui dire que j'ai tué quelqu'un, changé de personnalité et que je me présente sous un faux nom, pensa-t-il. Il faut peut-être en profiter

pour vérifier si l'histoire que je me suis concoctée tient la route. »

— C'est la première fois et je ne sais pas trop par quoi démarrer.

— Peut-être simplement en me disant qui vous êtes et pourquoi vous souhaitez que nous travaillions ensemble ?

Michel aimait bien cette façon d'entamer la psychothérapie. Elle avait employé le « nous », et cela l'avait amusé. Elle l'impliquait dans le récit, c'était assez malin. On était loin des scènes de cinéma, où les acteurs sont allongés sur un divan avec, derrière eux, un psy muet qui prend des notes sur son carnet. Le fauteuil profond et bas donnait quand même cette sensation de divan.

— Je m'appelle Michel Martin, je suis technicien dans un laboratoire d'analyses. Je reviens en France après un très long séjour à l'étranger, et je me retrouve seul et isolé. J'ai du mal à me réadapter à la vie métropolitaine. Je ne me sens pas très bien, sans raison précise. Je souhaiterais que vous m'aidiez à identifier les causes de mon mal-être.

— Pour identifier ce qui ne va pas, il faut réussir à mettre des mots dessus. Comment décririez-vous votre mal de vivre ?

— En fait, il s'agit d'une profonde mélancolie, j'ai des difficultés à trouver un sens à ma vie.

— Mais encore ?

« J'ai tué une femme que j'aimais. Même si elle m'avait trahi, je ne parviens pas à me le pardonner. Je détiens un secret qui peut changer la face du monde, et on me poursuit pour me le voler. Voilà pourquoi je ne suis pas bien ! », s'énerma Michel mentalement.

— C'est très difficile à décrire, et... je n'arrive pas à trouver les bons mots, hoqueta-t-il, sentant une boule se former au fond de sa gorge et les larmes lui monter aux yeux.

— On est justement ici pour trouver les mots. Parlez-moi de votre vie, peut-être les choses se débloquent-elles d'elles-mêmes ?

Michel aurait donné cher pour savoir ce que pensait son interlocutrice. On aurait pu croire qu'elle décryptait ses hésitations et anticipait ses non-dits. Mais il avait décidé de ne pas prendre de LDP avant de venir. La séance devait se dérouler « normalement » pour être efficace, lui semblait-il.

— Je suis de l'Assistance publique. J'ai été trimbalé de famille d'accueil en famille d'accueil. Peut-être un peu trop rebelle, ou mal dans ma peau ? Après des études de biologie, je suis parti une vingtaine d'années sur les fronts pionniers dans le nord du Pérou, près de la frontière équatorienne, dans la partie amazonienne. Je voulais étudier des molécules nouvelles pour la pharmacie dans la région du Loreto, plus précisément dans la province de Datem del Marañón. Il y a une biodiversité phénoménale dans cette région, et mon rêve était de m'approcher au plus près des communautés indigènes. Se transporter dans un monde où rien n'est familier, ni l'environnement ni le langage, constitue une expérience extraordinaire.

— Vous en parlez avec enthousiasme, nota-t-elle. Quelles ont été vos motivations pour rentrer en France ?

— Vous savez, parfois, il faut partir, quitter son monde, pour mieux en cerner les contours. C'est ce que disait un

philosophe dont je ne me souviens pas bien le nom, je crois que c'est Lescola ou un truc comme ça.

— C'est Philippe Descola, il est professeur au Collège de France. Effectivement, il y a une quarantaine d'années, il est parti s'isoler lui aussi dans ces régions. Lui, c'était plus à des fins anthropologiques, mais vos recherches personnelles se ressemblent. Il emploie d'ailleurs quasiment les mêmes expressions que vous pour en parler.

Michel ne pensait pas tomber sur une psy spécialiste de la jungle amazonienne. En plus, elle connaissait le chercheur choisi au hasard sur Internet pour donner du corps à son histoire. Il allait devoir se montrer prudent par la suite.

— Dans ce type de quête, on ne sait jamais pour combien de temps on part, continua-t-il. J'espérais juste rester le plus longtemps possible, mais le temps était venu de rentrer.

Michel réussissait, quand même, à être convaincant, avec son histoire. C'était plutôt un bon point pour lui. Pour un bon mensonge, il faut toujours un fond de vérité : il avait envisagé d'aller sur les fronts pionniers dans sa jeunesse. Artelys avait envoyé plusieurs missions de chercheurs dans cette région pour trouver des molécules naturelles permettant de lutter contre la maladie de Parkinson. Il avait participé à l'une d'elles, et s'était documenté récemment pour rafraîchir ses connaissances et pouvoir en parler en détail. Il était tombé sur le livre de Philippe Descola. Cet homme avait fait l'expérience dont il avait rêvé. Michel était maintenant paré pour argumenter,

mais lui n'avait jamais passé le pas, il n'avait jamais pris son billet pour ces pays lointains et inhospitaliers. Ce fantasme de bobos bien installés dans leur vie parisienne confortable rêvant d'une aventure dans une forêt tropicale lui était passé rapidement quand il avait visionné des reportages et recueilli des témoignages de chercheurs qui avaient visité ces lieux. Si quelqu'un s'avisait de vérifier ses dires, lui serait-il possible de prouver, vingt ans après, qu'il fabulait ?

Il s'était donc préparé à la question. Maintenant, il allait débiter le roman inventé de sa vie à la psy et la raison fictive de son retour en France : il avait fui une épidémie de rage qui sévissait au Pérou. Des chauves-souris transmettaient cette maladie mortelle par des morsures ou des griffures. Il avait lu cette histoire dans les journaux et sur Internet.

— En fait, dans ces contrées reculées, on vivait comme les autochtones, raconta Michel en se concentrant sur la fiction qu'il s'était confectionnée. Je n'avais pas de soutien logistique, parce que je n'étais pas parti avec une ONG. Comme je vous l'ai dit, j'avais envie de faire une expérience personnelle. Je n'avais pas d'attaches en France, de toute façon, pas de famille pour me retenir. Et surtout, l'envie de faire un voyage unique pour une bonne cause m'avait poussé à prendre un billet pour Lima, puis en direction de la région de Loreto.

Michel fit une petite pause pour marquer l'effort de mémoire qu'il entreprenait.

Elle en profita pour lui faire préciser son objectif :

— Pourquoi cette région ?

— Un collègue de l'université m'avait mis en contact avec des chercheurs péruviens, et ils m'avaient orienté vers elle.

Effectivement, dans sa vie d'Artelys, il avait collaboré avec des chercheurs péruviens au sujet de principes actifs. Il n'y était allé qu'une fois pour recueillir certaines molécules, testées dans les premiers essais du programme Parkinson, avant de découvrir la LDP 286.

— Je ne parlais pas l'espagnol couramment, insista-t-il, content d'avoir pu se raccrocher à des réalités plausibles. Seuls quelques rudiments me permettaient de me débrouiller, au début. Après, plongé dans le pays et obligé de me faire comprendre, j'ai acquis une manière de plus en plus fluide de m'exprimer.

La psy, le visage imperturbable, buvait ses paroles. La main droite sous le menton, elle le fixait intensément. Elle absorbait ses sentiments et ses émotions. Cependant, aucun cillement, aucune moue ne perturbait cette perception. Elle ne prenait pas de notes, ou alors mentalement. « *Comment fait-elle pour retenir les différentes histoires de tous ses patients de séance en séance ?* », se demanda Michel.

— J'ai passé vingt ans à vivre ainsi, sans encombre, reprit-il, puis est survenue cette épidémie de rage due à des chauves-souris. L'ethnie Achuar fut une des communautés atteintes par la maladie, certains de ses membres ont été mordus par les animaux infectés et ils en sont morts, les secours ayant mis trop de temps pour arriver. Les Achuar sont un des derniers groupes de Jivaros encore relativement peu affectés par les contacts extérieurs, et très loin des premiers hôpitaux.

Michel se rendit compte soudain que le débit de son histoire devenait limpide et le calmait. Certes, il racontait une fable montée de toutes pièces, destinée à justifier sa présence à Toulouse. Insensiblement, par cet exercice, il commençait à évacuer toutes ses angoisses. Son récit semblait assez crédible et pertinent pour être entendu par le commun des mortels, ou même par un professionnel de la santé mentale. La psy connaissait l'expérience du philosophe, mais elle n'était pas une spécialiste de ces ethnies. Que se passerait-il s'il tombait sur quelqu'un revenant réellement des régions en question ? Même si trouver un témoin capable de l'avoir rencontré dans des forêts si reculées relèverait d'une malchance improbable, son expérience d'aujourd'hui devait toutefois le rendre prudent.

— Et je me suis fait mordre par une chauve-souris enragée, enchaîna Michel, entraîné par son mensonge. Je pensais que les soins locaux suffiraient, en nettoyant la plaie à l'eau et au savon...

Le masque de cire arboré jusqu'à maintenant par la psy se fissura. Un sourire discret, mais irrépressible, se dessina sur son visage. Cela eut pour effet de stopper net le récit de Michel.

— J'ai dit quelque chose de drôle ? s'enquit-il, surpris par l'attitude légère et peu professionnelle de cette spécialiste de l'écoute.

Il balançait entre deux sentiments : un peu vexé de ne pas être pris au sérieux ; un peu inquiet d'être démasqué en flagrant délit de mensonge. En savait-elle plus sur ces contrées reculées ?

— Je suis désolée. Je n'ai pu réprimer un sourire, car vous m'avez fait penser au sketch d'un humoriste français. Je vous prie de m'excuser, continuez.

— En tout cas, dans cette région, la rage sylvestre n'a vraiment rien de divertissant. Quand les chauves-souris ne trouvent plus de bétail à attaquer, elles peuvent s'en prendre aux humains. Ils en meurent, faute de soins ou de médicaments appropriés, les hôpitaux sont loin, dans ces régions reculées...

— Encore une fois, désolée de ma maladresse. Je ne mets pas en doute votre expérience. Je comprends bien que, là-bas, la rage soit un problème de vie ou de mort quand on est reclus au fond de la forêt tropicale. Mais est-ce une raison suffisante pour prendre la décision de rentrer ?

Une lueur pétillait toujours dans son regard. Elle fournissait manifestement des efforts surhumains pour ne pas éclater de rire. Michel préférait cela, il avait eu très peur que son histoire soit trop grosse à avaler. *« Il faudra que je fasse référence à cette histoire drôle quand je serai interrogé sur le sujet à l'avenir. Paradoxalement, cela lui donne une crédibilité supplémentaire. Et détourne l'attention de la véracité, ou non, de mes paroles. »*

— Je pense que oui. Je suis passé à côté de la mort, même l'application d'un antiseptique iodé ne m'a pas soigné. Heureusement qu'un médecin proche de l'endroit où je me trouvais disposait d'immunoglobulines antirabiques, sinon, je ne serais pas là pour vous raconter tout ça.

Le sourire sur les lèvres de la psy s'était effacé. La gravité de la situation décrite par son patient ne lui donnait plus envie de rire. Elle devait connaître, par ses lectures, les dangers de ce genre de forêts. Elle était de nouveau concentrée sur les détails du récit de Michel.

— C'est donc ce qui vous a décidé à rentrer ?

— En grande partie, oui ! Vivre dans un pays comme la France, où tout est disponible pour jouir de la vie chaque jour, sans souci du lendemain, est quand même très confortable. Et puis, je me suis dit que je n'étais plus tout jeune. Je n'avais pas cotisé du tout pendant ces années. Trop occupé à vivre au jour le jour, au rythme des gens de ce pays magnifique. Aussi, j'ai décidé de penser à mes vieux jours.

— Manifestement, vous décrivez une vie idéale et confortable, assez éloignée des réalités de votre quotidien, puisque nous sommes ensemble aujourd'hui pour en parler. Apparemment, la sécurité financière et sanitaire ne suffit pas à être heureux.

« *Bien vu, s'inquiéta Michel. Elle m'amène à décrire pourquoi je suis là afin de comprendre d'où vient mon mal-être. Mais je décris des éléments sans lien avec mon mal de vivre actuel.* » Il sentait qu'il jouait avec le feu, dans cette confrontation. Peut-être faudrait-il venir sous l'emprise de la LDP aux prochains rendez-vous ? Certes, elle ne se shootait pas avec cette molécule, mais la formation qu'elle avait suivie était tout aussi efficace pour forcer les verrous psychiques. Elle savait entrer dans les méandres des non-dits et des secrets profonds de chacun, sans avoir besoin de les lire en direct.

— Je suis d'accord avec vous, le bien-être matériel n'atténue pas les symptômes pour lesquels je suis là aujourd'hui.

— Et donc ?

— Je n'ai toujours pas les mots. Mais je suis content, notre entretien me fait beaucoup de bien. Tenter de verbaliser ce que je ressens me force dans mes retranchements.

Michel se mordit les lèvres. N'en faisait-il pas un peu trop dans les compliments ? En même temps, c'était ce qu'il éprouvait, lors de cette séance. Pas pour les raisons officielles de sa présence dans ce fauteuil moelleux, évidemment. Mais cette discussion réduisait la pression subie ces derniers mois.

— Vous savez, la solitude ne va pas aux êtres grégaires que nous sommes, reprit-elle. Peut-être vous faut-il trouver quelqu'un d'autre à qui parler ? Êtes-vous en couple ? Avez-vous des amis proches à qui parler en toute confiance ?

— Non, rien de tout cela. Je suis là seulement depuis quelques mois, je me suis peut-être un peu trop isolé.

— Pouvez-vous contacter vos connaissances au Pérou ? Avec les moyens actuels de visioconférence, Internet est accessible dans les coins les plus reculés de la planète. Essayez de leur parler de ce que vous vivez. Et nous pourrons débriefier ensemble vos échanges, lors des prochaines séances.

Décidément, des questions toutes simples destinées à l'aider à parler de lui le poussaient à peaufiner son histoire, s'il ne voulait pas être démasqué par la première personne